

JE N'AI PAS L'IMPRESSION D'ÊTRE UNE STAR M'A DIT B.H.L

interview
Par ANNICK GEILLE

Bernard-Henri Lévy, à trente-trois ans, est une star de la littérature française. Quel écrivain, en effet, pourrait prétendre aujourd'hui dans notre pays voir se déclencher, à la sortie de ses livres, des numéros spéciaux de certains journaux, des pages et des pages de commentaires, des émissions de radio ou des débats à la télévision, toutes polémiques qui commencent avant même que le livre ne soit en vente ? Après « La barbarie à visage humain » et « Le testament de Dieu », **L'idéologie française** (Grasset) le dernier livre de celui qu'on appelle B.H.L. bat tous les records d'impact journalistique.

L'idée du livre ? Derrière les clichés d'une France dite des « droits de l'homme et de la liberté », se cache une réalité pas belle à regarder, celle du « fascisme à la française », qu'il soit de droite ou de gauche. De même que Georges Brassens est adoré des bourgeois qu'il accuse, Bernard-Henri Lévy fera-t-il un triomphe en révélant à une France ébahie une maladie bonteuse (affaire Dreyfus, pétainisme, collaboration, racisme anti-juif, anti-immigrés) plus que jamais contagieuse selon lui ?

Vous demandez, dans l'avant-propos à votre *Idéologie française*: « Que savons-nous de la France ? ». Et vous, Bernard-Henri Lévy, que savez-vous de la France ? — J'en sais, comme tous les bons fils, ce qu'elle m'a appris d'elle-même. Ce que j'ai lu dans ses livres, que j'aime passionnément. Ce que j'ai appris de son Histoire, que je me flatte de connaître assez bien. Deux ou trois choses que je sais, que vous savez, que nous savons tous, mais que nous camouflons pieusement depuis un siècle au moins. Lesquelles ? Eh bien

celle-ci, par exemple, qui fait la trame du livre: la France ce n'est pas seulement la patrie des libertés, des droits de l'homme, de la démocratie; car c'est aussi celle du fascisme, du racisme et de l'horreur moderne.

Est-ce que vous n'avez pas besoin d'une mauvaise France pour être un bon écrivain ?

— J'avais surtout besoin d'être un bon écrivain pour décrire cette France de la honte. Car, croyez-moi, ce que j'ai découvert au fil de mon enquête n'est pas toujours bien joli.

Mais pourquoi ce parti-pris sur l'aspect noir des choses ?

— Parce que l'aspect rose des choses me paraissait, lui, assez bien connu. Que, sur la « bonne » France, comme vous diriez, il y a des bibliothèques entières. Et que, sur l'autre, en revanche, sur celle de Vichy et de Vitry, sur la France des collabos et des canailles, il n'y avait à peu près rien. La France est en train de devenir un pays sous-développé. Un pays amnésique, absent à sa propre mémoire, littéralement décervelé. Une terre d'exil intérieur qui laisse à des voyageurs étrangers le soin de lui restituer son vrai visage et où, à ce train-là, nous ne serons plus, très bientôt, que des zombies et de pauvres hôtes de passage. Ça vous amuse, vous, de vivre en schizophrène dans un pays schizophrénique ? Moi, ça me terrifie. Et c'est pour ça que j'ai entrepris d'écrire ce livre.

L'avez-vous commencé au moment de l'attentat de la rue Copernic ?

— Au moment de « Copernic », je l'avais quasiment terminé. Et depuis,

je ne cesse de voir se multiplier autour de moi des signes et des symptômes qui, hélas, confirment mes analyses.

Hélas pour la France mais pas pour votre livre ?

— Figurez-vous que, comme tout le monde, je rêve d'une France radieuse, éprise de justice et de liberté, et irradiant le vaste monde de l'éclat de ses valeurs.

Vous faites le procès de la France profonde...

— Je dois dire, à ma décharge, que cette France profonde je n'en sais à peu près rien. Que j'ai toujours été incapable d'éprouver la moindre émotion à ruminer le nom de ses lieux-dits ou le parfum de ses terroirs. Qu'il n'y a pas un coin de France dont je me sente plus particulièrement le fils et où soient, comme on dit, mes « origines » et mes « racines ». Ce que je connais mieux, en revanche, c'est l'idéologie de tout ça, l'idéologie des racines, des terroirs, des origines. La littérature de la glaise, de la glèbe et de la « France réelle ». Et là, permettez-moi d'être formel: c'est le thème central du fascisme à la française...

Donc, vous parlez bien, d'une certaine façon, de l'extérieur ?

— Décidément, vous y tenez. Non, je ne parle pas de l'extérieur. Ou, si je parle de l'extérieur c'est au sens où de Gaulle, le 18 juin 1940, lançait depuis l'extérieur un appel au réveil des valeurs qui, quelques siècles plus tôt, avaient fait la grandeur, la noblesse de son pays.

Vous n'avez pas peur des comparaisons...

— J'en ai d'autant moins peur que celle-ci se trouve être parfaitement

pertinente à mon propos. Ce propos n'est rien moins, en effet, que d'aider à l'arbitrage, qui se traîne depuis quarante ans, de la France des résistants et de celle des collabos.

Les choses ne se sont-elles pas réglées un certain matin de 1944 ?

— C'est ce que vous croyez. C'est ce que nous croyons tous. C'est ce que, ce matin-là, on a effectivement essayé de nous faire croire. Et c'est là-dessus, sur cette idée simple et si profondément rassurante, que nous vivons depuis. Le malheur, c'est que c'est une idée fausse. Que la France, contrairement à tous ses voisins, n'a jamais été « défascisée ». Qu'on a exécuté quelques collabos, quelques salopards notoires qui furent comme des victimes émissaires de notre volonté d'amnésie. Et que nous vivons du coup avec, ni vu ni connu, le cadavre gaillard de Pétain et du Pétainisme dans nos corps et dans nos placards.

D'où votre projet de faire sortir ces cadavres du placard ?

— D'où, surtout, mon projet de les y faire rentrer pour de bon. Définitivement. Une fois pour toutes. Pour qu'ils ne soient plus ces rôdeurs éternels, ces passagers clandestins de l'actualité. Pour qu'il ne se trouve plus de ces misérables qui, chaque année, de plus en plus hardis, prétendent rendre « la parole aux fantômes ». Pour qu'on ne nous casse plus les pieds avec cet éternel retour des revenants dont nos lettres sont devenues le théâtre privilégié. Si j'ai écrit cet essai sur les racines et la permanence du fascisme aux couleurs de la France, c'est parce que je crois qu'on ne lutte jamais mieux que lorsqu'on connaît son adversaire; et que l'heure est tout de même venue, en cette fin du XX^e siècle, de changer d'époque et d'horizon historique.

On vous accuse d'introduire le terrorisme dans la littérature...

— Moi, j'accuse une certaine littérature de s'être faite - et de se faire - l'auxiliaire des terroristes.

Par exemple ?

— Par exemple Drieu La Rochelle à qui je ne dénie pas du tout le petit talent que lui reconnaissent les historiens de la littérature; qui m'a ému moi aussi quand j'avais dix-sept ou dix-huit ans, mais dont je demande simplement qu'on admette qu'il fut aussi l'un des idéologues les plus criminels que la

France contemporaine ait portés.

Que faire alors ? Brûler les livres ?

— Sûrement pas. Puisque je suis au contraire partisan de les publier. Que je pense qu'il est important que tout se dise et se sache. Que je suis opposé à toute forme de censure. Je crois simplement qu'il est aussi très important de savoir ce qu'il y a dedans. D'en finir avec nos pudeurs de vieilles filles et d'appeler un chat un chat. Prenez un autre exemple: celui de Pauwels et de la droite dite « nouvelle ». Je ne suis pas du tout opposé à ce qu'elle existe et qu'elle s'exprime. Je ne suis pas pour le boycott d'*Éléments* ou du *Figaro Magazine*. Je suis simplement un peu étonné de voir la presse de gauche faire si grand cas de ce ramassis de crétins. Un peu triste de voir tant de nos idéologues s'épuiser à hisser ces pauvres hères de la pensée au rang d'interlocuteurs valables. Et atterré aussi quand, après Copernic, je vois tous nos notables se confondre en excuses, en courbettes, en bassesses pour prier le bon Pauwels de croire que jamais, au grand jamais, ils ne l'ont pris pour un fasciste. Car pour moi les choses sont claires: c'est un analphabète assurément, mais un analphabète fasciste qui peut bien, dès lors que les choses sont sues, continuer de faire le pitre dans les colonnes de ses publications.

Est-ce que vous ne finissez pas, maintenant, et de livre en livre, par devenir la « bonne pensée de service » ?

— Pourquoi pas ? Je préfère, à tout prendre, ce rôle-là à celui où se complaisent d'aucuns, de la canaille de service. Car, croyez-moi, depuis la mort de Camus, on n'est pas très nombreux sur ce front.

Justement, par rapport à Camus - car vous êtes, selon certains, le Camus d'aujourd'hui - n'y a-t-il pas en vous un Camus exalté, moins le sens du terroir ?

— Le « sens du terroir », comme vous dites, c'est ce que j'aime justement le moins chez Camus.

Je veux dire: est-ce qu'il n'y a pas quelque chose d'un peu sec dans votre littérature ?

— Sec ? Je ne sais pas. Je ne sais pas bien ce que c'est une littérature « sèche ».

Quel est votre livre préféré de Camus ?

— « L'homme révolté. »

A un moment donné vous attaquez la notion de Mère Nature, vous rappelez l'histoire pétainiste de la Fête des Mères,

etc., et vous parlez de la nécessaire médiation du père, mais justement vous oubliez que Camus a dit: « Si j'avais à choisir entre la justice et ma mère, je choisirais ma mère »...

— Je suis en désaccord avec Camus sur ce seul point. Je ne sais pas ce que je choisirais d'ailleurs, parce que la nature humaine a ses faiblesses, mais je crois que la seule formule éthique qui convienne c'est de dire: « Si j'avais à choisir entre ma mère et la justice, je choisirais la justice ».

Revenons à votre livre. Pour vous, en tout Français, un fasciste sommeille ?

— Je crois plus exactement qu'il y a en tout homme une brute ou un bourreau qui sommeille. Et que, dans le cas de la France, cette brute ou ce bourreau prend bien souvent le visage hideux du pétainisme.

Mais n'avez-vous pas tendance à censurer dans votre livre tous les exemples et les pensées qui pourraient contrarier votre thèse ?

— Evidemment oui, puisque j'ai écrit un livre sur le fascisme ! Si j'avais écrit un livre sur les droits de l'homme, je n'aurais parlé que des droits de l'homme. Comme j'ai écrit un livre sur le fascisme, je ne parle que du fascisme. C'est clair. C'est simple. Ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas aussi la France des droits de l'homme. Ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas aussi une France des communards, des dreyfusards, des maquisards. Ça ne veut pas dire que je pense que la France soit tout entière, à cent pour cent, pétainisée. Ça veut dire simplement que je n'ai pas voulu écrire une encyclopédie de la France totale. Et que mon sujet c'est cette part de la France, cette part de nous-mêmes, cette part de moi-même, qui nous incline à l'infamie...

Vous demandez aux Français de balayer devant leur porte ?

— Je leur demande, plus exactement, d'accepter de regarder en face la réalité de l'horreur française...

Croyez-vous à un danger de fascisme, dans la société française d'aujourd'hui ?

— Comme à toutes les époques. Comme dans toutes les sociétés.

Mais aujourd'hui, plus particulièrement ?

— Non. Pas aujourd'hui « plus particulièrement ». Coluche, par exemple, ce n'est ni plus ni moins important que

(suite page 72)

BERNARD-HENRI LEVY (suite de la page 66)

Poujade dans les années cinquante.

Vous consacrez justement deux ou trois pages à Coluche. Il m'a semblé que c'est ce qu'on avait écrit de plus intelligent sur le sujet...

— Ce n'est pourtant pas bien sorcier. Je me suis contenté d'établir, textes à l'appui, pourquoi le « coluchisme » n'était rien qu'un démarquage des grands thèmes du pétainisme. Et que ça n'a pas grand-chose à voir avec ce vague, inoffensif, et purement négatif « ras-le-bol » que veulent y voir la plupart des commentateurs. Vous voyez bien que ça sert à quelque chose de s'intéresser à l'histoire de son pays ! Et d'essayer de repérer les grandes constantes, immobiles et muettes, de l'« idéologie française »...

Qu'est-ce, alors, que ce « fascisme à la française », de droite ou de gauche ?

— Je dirais : le court-circuit de la droite et de la gauche.

Pourriez-vous le définir ?

— Tout cela est formidablement compliqué. Et l'une des principales caractéristiques de ce fascisme à la française est qu'il n'a pas de centre, pas de foyer, pas de voûte qui le surplombe, et même pas d'ordre simple qui permette de l'embrasser d'un seul regard ou de le dérouler d'un seul geste.

Il est sournois, larvé, ramifié...

— Il est surtout mobile, glissant, imprévisible. C'est comme une nappe de fantasmes, une banquise de métaphores qui dériverait dans le discours et viendrait, selon le cas, se figer, s'arrêter, se fixer en tel ou tel de ses points. Prenez l'exemple de l'Amérique. Ou plutôt, de cet anti-américanisme primaire qui imbibe, à droite et à gauche, notre tradition réactionnaire. Ce qui est intéressant, ce n'est pas seulement la haine de l'Amérique en soi, c'est de voir qu'elle fonctionne, cette haine, comme une sorte de nasse ou viennent refluer et s'accumuler le refus des droits de l'homme, la haine de la démocratie, l'antisémitisme ou la phobie de la société « multiraciale ». C'est de voir comment ce seul point, cet énoncé minuscule et apparemment innocent, peut être surchargé, connoté, presque raturé par tout le reste. Il faudrait un concept pour ça. Je propose celui d'« inconscient des langues politiques ».

Que pensez-vous de Jean-Edern Hallier ?

— Décidément, c'est une manie. Vous ne pouvez pas interviewer quelqu'un sans lui poser cette question.

Vous ne voulez pas répondre ?

— Oh ! si, je veux bien. Je pense être équitable en disant que c'est un romancier très légèrement au-dessus de la moyenne actuelle. Sans grand talent, c'est sûr, mais enfin pas vraiment nul pour autant. Et quant au reste, une assez belle illustration des délires et des obsessions que je dénonce dans mon livre. Le personnage, si les médias ne lui prêtaient cette attention morbide, n'aurait pas grande consistance.

Côté médias, vous ne réussissez pas trop mal non plus...

— Croyez-vous ? Moi, je n'en suis pas si sûr.

Je veux dire que vous les possédez admirablement...

— Oui, j'avais compris. Mais c'est précisément ce dont je doute. Car je me demande si ils ne me possèdent pas beaucoup plus souvent que je ne les possède. Et ce dont je suis sûr, c'est que je me reconnais rarement dans l'image qu'ils me renvoient de moi-même.

Vous pensez que l'on est toujours un peu à côté de la plaque quand on parle de vous ?

— Très franchement, oui. Je crois que c'est rarement de moi qu'on parle. Mais de quelqu'un d'autre, d'un étranger, d'un double, grimaçant, qui ne me ressemble guère.

On vous fait souvent le reproche de « manipuler » les médias...

— C'est insultant pour les journalistes.

Vous êtes très télévisuel, non ?

— Je ne me suis quasiment jamais vu à la télévision.

Etes-vous inquiet de l'avenir de la littérature ? Jean d'Ormesson me disait, il n'y a pas si longtemps, qu'on ne savait plus, aujourd'hui, si un livre aura ou non une postérité...

— Croyez-vous que c'était différent autrefois ? Que la littérature portait, bien en évidence, le signe de la pérennité ? Non. Je crois qu'il en a toujours été ainsi. Et que la question, à vrai dire, n'est pas là. Mais plutôt dans le fait que les écrivains ont de moins en moins le désir de postérité. Qu'ils y

pensent de moins en moins. Qu'ils n'y pensent même, généralement, plus du tout. Et que c'est ça, le vrai symptôme de crise.

Vous écrivez pour la postérité ?

— Bien entendu.

Le succès, ça n'est pas un obstacle ?

— J'espère que non.

Si on vous demandait par exemple d'écrire La barbarie à visage humain, Le testament de Dieu et L'idéologie française, et de tout laisser dans un bangar jusqu'au lendemain de votre mort, avec l'assurance qu'à ce compte, vous aurez la postérité, que feriez-vous ?

— Je rigolerais. Et je demanderais que l'on me fasse une proposition plus sérieuse.

On ne sait rien de votre enfance...

— C'est très bien ainsi. Il n'y a pas grand-chose à en savoir, d'ailleurs. J'ai eu une enfance heureuse. Donc sans histoires.

Vous ne voulez pas en parler ?

— Je n'en parle jamais. Je n'aime pas parler de moi. Mes livres suffisent.

On dit que votre père a une très grosse fortune...

— Il sera sûrement heureux de l'apprendre.

Quel est votre revenu mensuel ?

— Je suis incapable de vous le dire. Ça dépend de la vente de mes livres. Et je déteste compter.

Vous avez de gros à-valoir ?

— Je n'ai pas d'à-valoir du tout.

Pour qui allez-vous voter ?

— Qui, finalement, se présentera ?

Vous avez, une fois, déjeuné, en compagnie d'autres intellectuels, avec Valéry Giscard d'Estaing. Que s'est-il passé ?

— Je me souviens que nous n'avions pas grand-chose à nous dire. Que ce déjeuner fut un quiproquo complet. Moi, ce qui m'intéressait, c'était de lui parler des droits de l'homme. Et lui, les droits de l'homme, ça avait l'air de lui rappeler de vagues et très ennuyeux souvenirs de potache. Je vous le répète : il y a eu maldonne.

Avez-vous, aujourd'hui, un écrivain français favori ?

— Je crois qu'il y a deux ou trois très grands écrivains de langue française. Philippe Sollers par exemple. Ou, même si ça n'a pas grand rapport, Albert Cohen.

Et Marguerite Yourcenar ?

— C'est probablement aussi un grand

(suite page 76)

BERNARD-HENRI LEVY

(suite de la page 72)

écrivain.

N'y a-t-il pas, pour l'instant, un livre que vous jugez absolument nécessaire ?

— Je vous l'ai dit, *Paradis* de Sollers. Ou *Belle du Seigneur* de Cohen.

Et quel est, à vos yeux, le meilleur critique littéraire ?

— Celui qui parle le mieux des livres que j'aime.

Qui précisément ?

— Jean-Paul Enthoven, par exemple. Parce qu'il perpétue à l'« Observateur » les plus classiques et les plus solides méthodes critiques. Et parce qu'il écrit de surcroît dans une langue qui me paraît admirable.

Et Bertrand Poirot-Delpech ?

— Il écrit en Poirot-Delpech. Et personnellement, j'avoue n'être pas encore parvenu à déchiffrer le code.

N'a-t-il pas, surtout, écrit un article contre votre livre ?

— Je crois qu'il ne l'avait tout simplement pas lu.

Et Angelo Rinaldi ?

— Non, je n'admire pas non plus Angelo Rinaldi. C'est une interview ou un défilé mondain ?

Ce n'est pas un défilé mondain. Rinaldi est, pour beaucoup, un grand écrivain. Mais parlons mondainités: votre Q.g. le Twickenham, n'est-ce pas un peu votre Flore ?

— Je ne tiens pas spécialement, vous savez, à parler « mondainités ».

Enfin vous êtes content d'être une star de la littérature ?

— Là, vous vous trompez carrément d'adresse. Car je n'ai jamais eu l'impression d'être une star de quoi que ce soit.

Il y a tout de même un mythe Bernard-Henri Lévy. La preuve, c'est « BHL »...

— Diable, comme vous y allez ! Je me demande plutôt, moi, si ce « BHL », ce n'est pas une façon de ne pas prononcer mon nom.

Avez-vous toujours voulu être écrivain ?

— Non. Jamais. Adolescent, je n'y songeais même pas. Je ne me souviens pas avoir jamais rien eu qui ressemble à une « vocation ». Je laissais aller, je laissais venir, voilà tout.

Vous n'étiez pas certain d'écrire ?

— Je crois que je n'y songeais même pas. Et d'ailleurs, j'ai commencé par un livre de circonstance, sur le Bangla-

desh, après le séjour que j'y avais fait, en 1971-1972, pendant et après la guerre de libération. Et, chose curieuse, après ce premier livre, je suis resté de longues années sans que l'envie m'effleure de récidiver et d'écrire autre chose.

Avez-vous une discipline de travail ? Et laquelle ?

— La solitude, justement. Chaque fois que je veux terminer un livre, je m'isole sept ou huit mois. Loin de Paris. Loin des intrigues et des clameurs parisiennes. Loin, surtout, du visage supposé de mon « public ».

Quel est votre régime dans ce cas-là ? Est-ce que vous vous dopez ?

— Je ne bois jamais d'alcool. Pas plus quand j'écris que quand je n'écris pas.

Quelle serait la meilleure définition de vous-même ?

— Je vous laisse le soin de la trouver. Pour ma part, je crois que si j'y arrivais, c'est que je ne serais pas très loin de la fin.

Justement, imaginons que vous ayez à rédiger votre propre nécrologie...

— Hypothèse absurde. Par définition absurde. Ça s'appellerait un mémoire d'outre-tombe. Et je crois, à des titres divers, n'en être pas encore là.

Aimeriez-vous écrire des romans ?

— Je ne suis pas sûr que je saurais. Mais ce serait l'un de mes plus chers désirs.

Et diriger un journal ?

— Ça, en revanche, j'ai déjà essayé. Et je sais que je ne sais pas.

Pourriez-vous me citer le nom d'un journal dans lequel vous n'écriviriez sous aucun prétexte ?

— « Le Figaro Magazine ».

Vous préférez Minute au Figaro Magazine ?

— Vous m'avez parlé de « journaux ». Pas de torchons.

Et quel est, à votre avis, le journal le mieux fait, aujourd'hui ?

— Ça dépend des jours. Ou des semaines. Je lis tout. Absolument tout. Je suis un malade, un intoxiqué, un opiomane de la presse.

Pour finir, n'êtes-vous pas le journaliste de la philosophie et le philosophe des journalistes ?

— Clavel, que j'aimais, disait de lui-même qu'il était un « journaliste transcendantal ».

L'INTERVIEW DE PLAYBOY

(suite de la page 20)

fureur...

PANNELLA: Les choses que j'ai dites contre les auteurs de l'attentat de la via Rasella ont mis en colère Terracini, Amendola, etc.

Mais il faut tenir compte que ce discours sur l'immoralité des attentats, nous qui sommes des non-violents, nous le tenons tous les jours depuis vingt ans. Le fait est que, si l'on accepte les lois militaires en politique ainsi que dans les luttes internationales, l'unique différence entre l'abominable assassin et l'héroïque partisan c'est que l'assassin a perdu la guerre. Il est en effet évident que si les Allemands avaient gagné, les nazis, ceux de la via Rasella auraient été d'infâmes terroristes ayant massacré plein de gens.

Mais le raisonnement est incorrect. Si l'on justifie les attentats de guerre du type de celui de la via Rasella, si l'on accepte ce style, on ouvre alors le chemin de la justification du terrorisme de Curcio et l'on ne peut plus prononcer une nette condamnation. Je dis qu'une gauche qui voudrait pouvoir être féroce anti-Curcio devrait déjà commencer par être très dure envers les assassins de la via Rasella. Un combat qui exige de l'héroïsme et du martyr, des libérations militaires et le massacre de trois cent cinquante ou trois cent trente otages, c'est quelque chose que l'on doit refuser. Quand on veut libérer les pays du tiers monde grâce à de longues campagnes militaires, on se retrouve avec le Viêt-nam, le Cambodge. Cela signifie que les nouvelles sociétés seront édifiées par des militaires, et qu'elles auront à régler tous les différends internationaux par la guerre. Et donc, je dis non à la via Rasella pour pouvoir également dire non à Curcio. Et si vous vous rappelez, à l'époque de cette action il y eut une polémique féroce parce que les hommes de ce mouvement communiste révolutionnaire qui compta cent cinquante neuf morts, ici à Rome, parmi lesquels trente dans les Fosses Ardeatines, étant des révolutionnaires durs, dénoncèrent Carla Capponi et Rosario Bentivegna.

Vous voyez qu'en parlant ainsi je brise

(suite page 100)